

La lente découverte de Victor Teboul

CHANTAL GUY
collaboration spéciale

« Je suis un être transculturel », lance en riant Victor Teboul au terme d'une lente explication de son étrange parcours.

Né en Égypte (à Alexandrie) dans une famille juive, il parlait français à la maison, fréquentait l'école anglaise, baignait dans la langue arabe que son père maîtrisait très bien, alors que sa mère discutait en grec. Quand la guerre de Suez éclate, en 1956, ses parents sont incapables de répondre aux nouvelles exigences des autorités qui réclament la preuve que leurs ancêtres sont établis dans le pays depuis 1849. La famille est expulsée et forcée de laisser derrière elle ce qu'elle possédait sur cette terre qui, tout à coup, se révèle ne jamais lui avoir appartenu.

C'est le début d'un long périple qui les mènera tous au Québec, après être passés par la France. C'est en même temps, pour le petit Victor de 11 ans, « la lente découverte de l'étrangeté », expression qui donne le titre à son dernier roman où il

relate cette expérience fondatrice de son identité riche et complexe.

« À cause de cette guerre, j'ai découvert que les amis avec qui je jouais au foot étaient Italiens, Grecs ou Maltais, que pour ma part j'étais juif, alors qu'auparavant, on se souciait surtout de savoir qui était bon dans les buts », explique l'écrivain en souriant doucement.

Mais l'aventure, comme la découverte, ne s'arrête pas là. Puisque la famille avait adopté le passeport français parce qu'on lui avait

toujours refusé le passeport égyptien, elle découvre une fois en France qu'on la considère malgré tout... égyptienne ! « La vie est assez faite d'ironie que nous, juifs, étions hébergés dans un couvent », ajoute-t-il.

Ce deuxième roman, en grande partie autobiographique, reprend le personnage de Maurice, découvert dans *Que Dieu vous*

garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler, qui racontait ses premières années au Québec. Car Maurice, c'est un peu Victor. « Je n'ai rien à cacher, c'est effectivement mon histoire, même s'il y a des choses inventées », confirme

l'écrivain. Puis il précise : « Les gens disent souvent *mon histoire*... Je suis plutôt porté à dire *mes histoires*. »

Et Victor Teboul sait raconter des histoires. C'est avec tendresse et beaucoup d'humour qu'il évoque, en paroles comme dans son roman, cet épisode malheureux mais révélateur de ses paradoxes identitaires. Qui plus est, cet éveil s'accompagne pour son personnage des transformations de la puberté... En fait, tout lui arrive en même temps. C'est ce que Maurice redécouvre en lisant son journal d'enfance que son père avait réussi à cacher aux autorités lors du départ.

La Lente Découverte de l'étrangeté est le récit de l'expulsion et de l'errance — raconté naïvement par le journal intime de Maurice — à l'intérieur duquel sont intercalées des conversations entre le père et le fils au Québec dans les années quatre-vingt-dix. Maurice veut comprendre pourquoi son père n'a jamais manifesté de rancœur face à ce qu'on lui a fait subir. « Ce dialogue avec mon père n'a pas eu lieu dans la réalité, confie l'auteur. Il est décalé quatre ans avant l'écriture de ce livre. Je voulais comprendre comment il avait vécu ce que nous avons traversé car visiblement, j'avais été plus marqué que lui par cette expérience, parce que j'étais un enfant. Je voulais raconter comment cet homme avait préféré la vie et l'amitié aux souvenirs rancuniers. »

D'Alexandrie à Montréal

Difficile de résister au charisme de Victor Teboul. Lorsque nous l'avons rencontré il y a environ trois semaines dans un café de la rue Hutchison, nous avons énormément parlé de l'actualité, de Le Pen, du nationalisme, du port du kirpan, d'Israël, de l'antisémitisme. À un point tel qu'il était fort difficile de ramener la conversation à son roman ! C'est qu'il est à la fois curieux de son auditeur et généreux dans ses réponses. Ce qui explique bien son entêtement à vouloir comprendre et se mêler aux Québécois francophones dans les années soixante, alors que tout le poussait à intégrer la communauté juive anglophone pendant ses études à Concordia et à McGill. « Tout m'empêchait d'aller vers les francophones, se souvient l'écrivain. Mon accent, leur accent... Quand je ne comprenais pas l'accent du chauffeur d'autobus, il me répondait en anglais ! J'étais fasciné par ce peu-



Photo ROBERT NADON, La Presse

Victor Teboul

ple qui avait réussi à se préserver et qui était si silencieux. J'avais le sentiment que c'était un défi : il fallait que je prouve que j'étais capable de faire partie de la gang. Ce qu'il y avait de plus profond en eux, je voulais le connaître. »

Professeur de littérature au cégep Lionel-Groulx, il s'est intéressé à la représentation des juifs dans la littérature québécoise (*Mythe et image du Juif au Québec*, chez Delagrave, 1977) tout en militant pour le PQ et l'indépendance du Québec. « La situation a énormément changé depuis, mais il faut dire que dans les années soixante, le Québec se laissait carrément faire, rappelle Victor Teboul, qui a aussi publié *René Lévesque et la communauté juive aux Intouchables*. On acceptait dans la deuxième ville française du monde qu'on ne puisse s'adresser à vous en français. Le Québec de l'époque se trouvait défavorisé dans plusieurs domaines et je trouvais qu'il subissait toutes sortes d'injustices qu'il fallait essayer de corriger par des moyens politiques. Quand je voyais des gens capables de s'identifier au Parti québécois qui venait de naître, je trouvais ça courageux, audacieux, et je m'identifiais à ces gens-là. »

Victor Teboul ne craint pas la polémique. Au contraire. Il s'est porté publiquement à la défense de la liberté d'expression lors de l'affaire Michaud, et trouve inquiétant tout musellement du débat public.

L'ambiguïté, l'ambivalence, les paradoxes ne lui font pas peur. Lui qui s'est tant questionné sur « l'étrangeté ». « Je crois que ça m'a placé en plein dans les interrogations de notre époque, dit-il. Quelles sont nos appartenances ? Notre rue, notre quartier, notre pays, notre nation ? Ce sera le grand défi du XXI^e siècle pour les sociétés multiculturelles et multiconfessionnelles. Au Québec, il faudra voir comment on va vivre ensemble, tout en reconnaissant la différence, avec les acquis et les valeurs de la société d'accueil. Parce qu'elle a des valeurs qu'il faut reconnaître et mettre en lumière — il n'y a pas que la langue ! — puisqu'elles attirent tous les jours des gens de partout dans le monde qui ne seraient pas là autrement. Ce sont des interrogations qui me viennent de ce que j'ai vécu moi-même. »

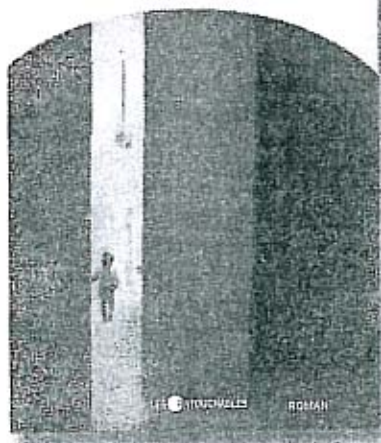
Et, pour prouver ses dires, Victor Teboul sort de sa serviette un vieux cahier d'école barbouillé d'une écriture enfantine, la sienne, dans lequel sont consignés ses souvenirs d'Alexandrie, les prémisses de ses réflexions d'adulte et les premiers mots de l'écrivain naissant.

LA LENTE DÉCOUVERTE
DE L'ÉTRANGETÉ
Victor Teboul
Les Intouchables, 177 pages

Visitez le site de Victor Teboul :
www.victorteboul.com

VICTOR TEBOUL

La lente découverte
de l'étrangeté



Vous avez un événement
à célébrer ?

Partagez ce bonheur avec vos parents
et amis en plaçant une annonce
dans la rubrique

CÉLÉBRITÉS

LE DEVOIR, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 FÉVRIER 2002

ENTREVUE

Margaret Atwood

Page D 5



DE VISU

Gigajapon - Big in Japan

Page D 8

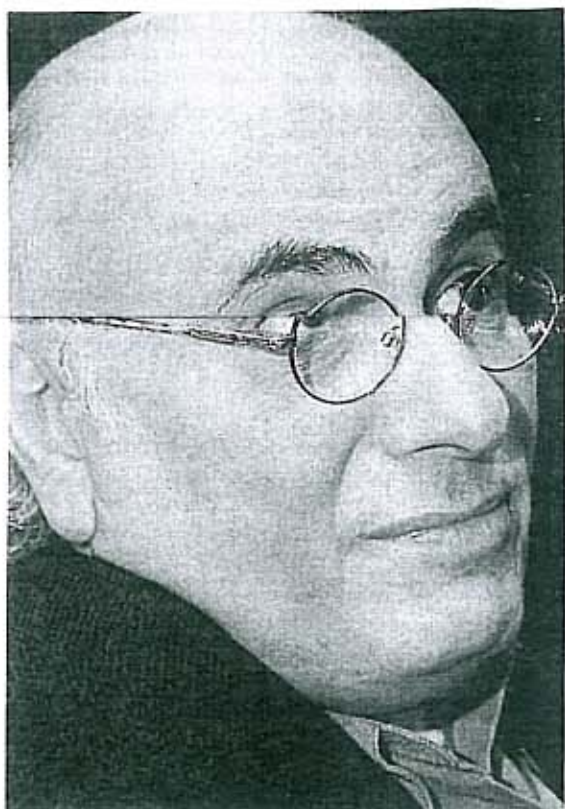
◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
D

LIVRES

Identité multiple

Victor Teboul



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Son récit est triste; c'est l'histoire d'un petit Juif expulsé d'Égypte avec sa famille à cause de la guerre. *La Lente Découverte de l'étrangeté*, dernier roman-récit de Victor Teboul, qui paraît dans les prochains jours aux Éditions Les Intouchables, n'est pourtant pas un livre morose. Il témoigne même d'un certain humour. C'est sans doute parce qu'il s'inspire de souvenirs d'enfance, et que les yeux de l'enfance, on le sait, voient tout différemment.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

À Alexandrie, où il est né, Victor Teboul fréquentait l'école anglaise. À la maison, il parlait le grec avec sa mère et le français avec son père, qui maîtrisait aussi l'arabe. Cette Alexandrie, c'est celle de l'Égypte d'avant la révolution nassérienne, d'avant la révolution nationaliste, une Alexandrie cosmopolite, aujourd'hui disparue.

C'est de cette ville que Teboul, sa sœur, son père et sa mère seront expulsés lors du déclenchement des hostilités entre l'Égypte et Israël, autour du canal de Suez. Sans cette expulsion, sans ce parcours désorienté sur un bateau en Méditerranée, survenu alors qu'il avait onze ans, Victor Teboul dit qu'il se serait peut-être moins identifié à la condition juive. Cette guerre, cette rupture, a aussi été pour lui la découverte du nationalisme. Un nationalisme qui ne résumera jamais les ambiguïtés personnelles des individus.

«C'est un peu ce que j'essaie de raconter, dit l'homme, affable et attachant, en entrevue. Quand j'étais enfant, et quand je suis retourné [à Alexandrie], c'était la même chose, je me sentais égyptien. Quand on est enfant, on n'a pas le sens des différences, des nationalités. J'ai un peu voulu raconter comment, quand est arrivée cette rupture de 1956, je découvrais que mes amis avaient des origines étrangères. J'avais des amis indiens, des amis grecs, italiens, juifs. On ne savait pas qu'on était juif ou italien, on était des enfants... Alors arrive la guerre, et on s'aperçoit qu'on est étiqueté, que chacun doit avoir un passeport pour témoigner de ce qu'il est.»

Et ce qu'on est, ce n'est pas toujours si facile à définir. C'est le message de ce récit d'enfance, dans lequel on entre doucement, puis de plus en plus intensément, auprès de ce jeune homme qui se construit, à travers des amitiés dans différents pays. Que l'identité, telle qu'elle est véhiculée dans l'actualité et les discours politiques, entre autres, est beaucoup plus diffuse, beaucoup moins claire qu'on ne le prétend.

«Aujourd'hui, quand on parle de métissage, de mixage, d'interculturalisme et de multiculturalisme, on évacue trop rapidement les ambivalences, les tiraillements. Et j'ai voulu raconter que, quand on parle de métissage, on ne tient pas compte du fait que nous vivons des ambivalences. À un moment, c'est comme si, en considérant l'histoire, la politique, l'actualité, cela vous frappe en plein visage, on prend conscience de ces ambivalences.»

Des années plus tard, après s'être installé au Canada, qui représentait une sorte d'Eldorado pour ses parents, Teboul a pris parti pour l'indépendance du Québec. Il a aussi étudié l'image du Juif dans la littérature québécoise, sujet sur lequel il a publié un livre, *Mythe et images du Juif au Québec* (Éditions de Lagrave, 1977).

Le Devoir Samedi 2 février 2002, p. D.1

LIVRES

RDIEU

pour la plupart étrangers, sont cloîtrés dans un vieux château transformé en centre culturel; décontractés mais sérieux, du matin au soir, ils discutent des travaux de Bourdieu et évaluent l'impact de son œuvre dans divers pays; le Japon, le Brésil, le Canada, les États-Unis, l'Allemagne, le Mexique, etc. Un tel événement oblige à l'éloge, la critique est discrète, et la polémique, feutrée.

Pierre Bourdieu a informé les organisateurs qu'il viendrait les deux derniers jours. Nous l'attendons tous un peu nerveusement, espérant qu'il ne se désiste pas à dernière minute, pour une raison de santé ou de fatigue. Il arrive tel que prévu, le vendredi en fin d'après-midi, après un voyage de deux heures en train. Il salue les uns et les autres, visiblement ému de retrouver d'anciens étudiants et des collaborateurs étrangers. Dans la soirée, après un dîner frugal pris dans le réfectoire, nous nous retrouvons dans un salon à l'étage et formons un grand cercle autour de Bourdieu. Il est manifestement en forme et répond avec humour aux

diverses questions. L'atmosphère est détendue. La discussion porte tout naturellement sur le film documentaire *La sociologie est un sport extrême*, que le cinéaste français Carle a récemment consacré à Pierre Bourdieu. Nous l'avons visionné la soirée précédente et avions en tête les images fortes du film: Bourdieu debout à la gare de Lyon, s'adressant un micro à la main aux cheminots en grève; Bourdieu seul sur une tribune, dans une salle en banlieue parisienne, discutant avec une centaine de loubards. Bourdieu reconnaît qu'il a laissé toute liberté au réalisateur, avec lequel il était, il faut le préciser, devenu complice; il ne cache pas la satisfaction que lui a procurée la réalisation de ce film.

Le lendemain matin, j'ai une brève discussion avec Bourdieu. Il me demande des renseignements sur les recherches que je mène; il se moque gentiment de l'intérêt que je porte toujours aux durkheimiens et m'encourage à pour-

sociologue: le sociologue est d'abord un chercheur. «C'est un métier exigeant. Il faut s'y préparer longuement et sérieusement, comme le font les athlètes. La sociologie est un sport de haut niveau.» Le deuxième porte sur l'engagement: «La sociologie est, s'amuse-t-il à répéter, un sport extrême.» Depuis la publication de l'ouvrage collectif *La Misère du monde* (1993), devenu un best-seller et dont a été tirée une pièce de théâtre, Pierre Bourdieu a attaqué les médias, en particulier la télévision; il a créé une petite maison d'édition, Raison d'agir – Liber, et a multiplié les interventions publiques en faveur des marginaux et des dominés (sans-papiers, immigrés), se plaçant à la «gauche de la gauche». En terminant sa conférence, il dénonce de nouveau le néolibéralisme et la mondialisation et réaffirme la nécessité de la critique dans nos sociétés.

Comme s'il y avait urgence...

Pierre Bourdieu, toujours, a été un chercheur et un intellectuel engagé, mais un intellectuel engagé à sa manière, c'est-à-dire en dehors de toute partisanerie politique. Bourdieu croyait que la meilleure façon d'avoir une influence sur le cours des choses était de faire de la bonne recherche. Mais les résultats d'une recherche ne parlent pas toujours d'eux-mêmes. Il a fallu que l'intellectuel prenne la parole pour que le message rejoigne le grand public. Bourdieu s'est ainsi situé dans la lignée des Jean-Paul Sartre et des Michel Foucault, mais à deux différences près: il a limité ses interventions aux domaines de sa compétence et il a agi au sein de collectifs, créant ce qu'il appelait l'intellectuel collectif. Son œuvre a ainsi acquis, pour les plus jeunes générations et aussi pour la postérité, son véritable sens: la meilleure façon de changer le monde, c'est de le comprendre; la meilleure façon d'accroître sa liberté est de connaître les déterminismes qui la limitent.

Marcel Fournier est professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal et titulaire de la chaire Pathy à l'université Princeton.

IDENTITÉ

SUITE DE LA PAGE D 1

Jusque dans les années 70, avait-il constaté, le Juif dans la littérature québécoise était associé à l'argent et à la communauté anglophone. «*Même jusqu'à très récemment*, a-t-il dit en entrevue au journal *Voir* en juin dernier, *les Juifs imaginaires ici étaient rusés, exploitateurs, et non intégrés.* » Il y a eu aussi, précise-t-il, à l'époque post-Holocauste, une image idéalisée des Juifs. Depuis, croit-il, citant notamment la dernière trilogie des romans de Marie Laberge, qui se déroulent dans les années 30 et 40 et mettent en scène des personnages juifs, la situation s'est redressée.

«Je pense que les élites nationalistes ont fait du chemin depuis, dans l'analyse de l'antisémitisme au Québec», dit-il. À l'époque, se souvient-il, les gens s'étonnaient que l'on s'interroge de cette façon sur un Québec perçu comme pur et innocent. Cet antisémitisme n'était pas génétique, avait-il précisé, il n'était même que la norme mondiale d'une certaine époque. «En gros, ajoute-t-il, la situation n'est pas du tout la même qu'il y a 27 ans. Et par conséquent, si le nationalisme québécois est mal perçu, ce n'est certainement pas la faute des nationalistes.»

Le Canada, pour cette famille qui avait vécu successivement en Égypte, en France et au Liban, c'était une terre idéale. *«Au moins, là», écrit Teboul, pas de guerre civile, musulmans, juifs et chrétiens s'entendent à merveille.*» Teboul ajoute que cette situation est demeurée la même aujourd'hui. Et c'est cette laïcité, cette tolérance, qu'il chérit par-dessus tout. Ce sont des valeurs du Québec, qu'il faut nommer, protéger et défendre, à travers les institutions démocratiques. Quant à sa prise de position pour l'indépendance du Québec, il l'explique par les inégalités constatées, à son arrivée, entre francophones et anglophones au Québec.

«Je suis arrivé en 1963. Et entre 1963 et 1968, je me suis aperçu de certaines choses qui faisaient qu'au Québec il y avait des anomalies à

corriger, notamment sur le plan de la langue. Il faut dire aussi que, dans les années 60, la situation économique des Québécois francophones n'était pas celle d'aujourd'hui. Je trouvais qu'il y avait des injustices criantes et que l'indépendance du Québec allait certainement corriger cette situation-là. C'est évident que le monde a changé, la situation n'est pas exactement la même, mais c'est une option politique personnelle dont je demeure convaincu. L'indépendance du Québec va permettre la survie de la francophonie québécoise», dit-il.

Et c'est dans ce Québec, où il demeure depuis 40 ans, où sa mère vit, où son père est mort, et où son fils vit, que Victor Teboul demeure et œuvre.

Il y a quelques mois, il publiait l'ouvrage *René Lévesque et la commu-*

naut juive, toujours aux Intouchables, un recueil rassemblant une entrevue effectuée avec René Lévesque sur les relations du Québec avec la communauté juive et un texte de Teboul sur les relations entre la communauté juive anglophone et le gouvernement Lévesque.

Les sentiments de la communauté juive envers René Lévesque étaient variés, écrit-il, même si, «en règle générale, le courant majoritaire s'est opposé avec fermeté au projet politique du chef souverainiste». En entrevue, Victor Teboul affirme d'ailleurs qu'il croit que les communautés culturelles ne devraient pas se prononcer en bloc pour une option politique. «Je trouve que les organisations juives ne devraient pas avoir de position officielle. Cela, je le maintiens. Par rapport à la politique et à la situation du Québec, je maintiens très fermement qu'il devrait y avoir une neutralité de la part des organismes officiels.» Rafraîchissante discordance de cette voix, singulière et plurielle à la fois.

LA LENTE DÉCOUVERTE DE L'ÉTRANGETÉ

Victor Teboul
Les Intouchables
Montréal, 2002, 180 pages



VICTOR TEBoul
La lettre découverte
de Feinberg



Sur le Lévesque essentiel

Victor Teboul est un auteur attachant, sensible à la complexité des choses, humain, avisé dans sa vision des êtres et des situations. En témoignait déjà son roman, *Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler*, où il est question des sentiments et des perplexités d'un jeune immigrant juif arrivé d'Égypte avec ses parents au début des années soixante.

Victor Teboul publie maintenant un petit livre dont le sujet tient dans le titre: *René Lévesque et la communauté juive*¹. D'abord, quatre pages d'introduction comportant quelques lignes sur Lévesque au sujet duquel, dès 1970, l'auteur

avait changé d'opinion: « Je me rendais compte alors combien il incarnait un idéal qui dépassait la cause indépendantiste. Il représentait des valeurs pour lesquelles nous, étudiants, luttons, quelle que fût notre origine ou notre langue, soit la dignité, l'égalité, la justice. Et sans doute représentait-il aussi une certaine forme de liberté. »

Ensuite, dans ce livre, on trouve une interview télévisée datant de mai 1982 de Lévesque par Teboul, sur l'antisémitisme, l'Holocauste, la communauté juive au Québec. Lionel Groulx, les opinions des Juifs en matière de politique québécoise, le nationalisme québécois, Israël, la

question palestinienne, etc. L'interview est reproduite *verbatim*. On croit entendre Lévesque. Bon sens. Aucun apprêt. Sens de la vérité.

Enfin, un essai de Teboul, une dizaine de pages sur l'opinion juive (y compris ses divergences) au sujet de Lévesque, du Québec, du souverainisme. C'est une bonne étude, précise, mais trop courte.

Tout cela est à lire, avec intérêt et profit. Une belle objectivité s'en dégage.

PIERRE VADEBONCEUR

¹ Edité par la maison
Les Intouchables,
Montréal, 2001.

Roman

Les confidences d'un Juif franco-qubécois

La Presse
5^e déc. 1999
p. B.3.

GÉRALD LeBLANC

Quarante ans après son arrivée, Maurice Ben Haïm nous raconte son premier septennat à Montréal, métropole du Québec français et ancienne métropole bilingue du Canada anglais.

Fils d'un père juif et d'une mère grecque, né en Égypte et doté d'un passeport français, parlant arabe et ayant fréquenté l'école britannique d'Alexandrie avant d'étudier en France, Maurice croyait avoir visité tous les recoins de la tour de Babel.

C'était jusqu'à son arrivée à Montréal où les gens parlaient un français qu'il ne comprenait pas. « C'est icitte qu'on débarque » lui dit le chauffeur de taxi. « Faut qu'tu pognes la 4 sus Sherbrooke », lance le chauffeur d'autobus qui se met à lui parler anglais quand Maurice insiste, avec son accent de maudit Français, pour qu'il répète le renseignement.

Puis Maurice apprend à la *shop* de Côte-

de-Liesse que les Canadiens français travaillent au shipping et les Anglais dans les bureaux.

Il voit Montréal se préparer pour la rencontre avec le monde d'Expo 67, suit le samedi de la matraque royale à Québec et

VICTOR TEBOUL

Que Dieu vous garde
de l'homme silencieux quand
il se met soudain à parler



George Williams.

C'est finalement à la taverne, entre deux grosses *Mol*, qu'il pénètre dans la famille canadienne-française qu'il voit devenir québécoise. Et c'est dans la chambre d'une

jeune Québécoise libérée qu'il entend Gaétan Montreuil annoncer les terribles nouvelles d'octobre 70.

Quel délice de revoir ces folles années de la Révolution tranquille par la lorgnette d'un métèque. « seul capable de rappeler aux jeunes », entre autres à son fils de 23 ans, d'où nous venons, dit Victor Teboul, l'auteur du roman racontant les débuts canadiens de Maurice.

« Les personnages et les événements sont fictifs mais le parcours est réel » ajoute l'auteur pour décrire cette autobiographie déguisée en roman historique. « À quoi ça sert de conter sa vie si t'en inventes pas des bouts? » disait la duchesse de Michel Tremblay, citée au début du roman.

Un vrai délice, ce récit de l'épineuse et fructueuse insertion d'un Juif sépharade dans la communauté franco-qubécoise.

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler. Victor Teboul, *Les Intouchables*, Montréal 1999, 240 pages (★★★ 1/2)

IDÉES

La tolérance et ce qu'elle implique

VICTOR TEBOUL

Écrivain, membre de l'UNEQ et de l'IPSO, Victor Teboul est professeur dans un collège. Ancien directeur du bureau de Montréal du Comité Canada-Israël, il a été le responsable des communications du Parti québécois dans le comté d'Outremont-Côte-des-Neiges aux élections de 1994.

Je viens de lire la déclaration de Dorothy Zalzman Howard, présidente du Congrès juif canadien, «région» du Québec, parue dans les journaux (notamment dans *Le Devoir* du 22 décembre) et intitulée «Affaire Michaud: tolérance zéro à l'intolérance».

J'ai été frappé par l'incident que relate Mme Howard, comme si elle indiquait une situation tout à fait naturelle qu'elle ne faisait que rapporter. Rappelons l'incident. Mme Howard a été témoin d'une dispute entre une jeune fille musulmane portant le voile islamique et — quelle coïncidence! — un jeune souverainiste appartenant, on est heureux de l'apprendre, à une famille tout aussi cultivée et distinguée que la jeune musulmane. Or cette dernière aurait été l'objet d'une «attaque virulente» de la part de ce jeune «Québécois francophone» qui dénonçait sa coiffure comme étant «une tradition antisouverainiste et antiquébécoise».

Je ne m'attarderai pas sur tous les aspects relevés par Mme Howard, dans cette dispute, parmi lesquels elle souligne les propos violents du jeune souverainiste qu'elle oppose à l'esprit de «respect mutuel» manifesté par la jeune musulmane.

Je me suis demandé en lisant les propos de Mme Howard si elle était consciente, à son tour, de l'association dépourvue de nuances qu'elle se permettait, et qui me semble si peu appropriée dans les circonstances. Que l'incident ait eu lieu ou non, on en conviendra, n'est pas pertinent à ce que je tiens à soulever ici. Ce qui importe, c'est la lecture qu'en a fait Mme Howard.

Je considère choquante l'équation facile — et qui lui apparaît toute naturelle — entre l'idée souverainiste et une soi-disant intolérance qui lui serait propre. Si je suis la procédure intentée contre M. Michaud, dont je ne partage évidemment ni les sarcasmes ni les procès d'intention, ne faudrait-il pas demander à Mme Howard: a) de retirer son association malencontreuse entre l'idée de la souveraineté et l'intolérance; b) de présenter ses excuses au mouvement souverainiste et aux souverainistes juifs, dont je suis; et c) de démissionner de ses fonctions?

Enfin, l'Assemblée nationale ne doit-elle pas être saisie de cette équation, pour le moins simplificatrice, effectuée par une personnalité on ne peut plus «publique», et ne doit-elle pas dénoncer «sans nuance, de façon claire et unanime, des propos inacceptables» à l'égard d'une partie importante de la population qui se déclare souverainiste?

Le but de mon propos ne vise évidemment pas à faire ressortir uniquement des contradictions qui, dans certains milieux, prennent des allures de vérités incontestables. Il vise à signaler comment la fameuse motion de l'Assemblée nationale ne contribue pas à changer les perceptions, comme on aurait tendance à le croire, mais au contraire à renforcer de telles associations.

Il est à souhaiter, par ailleurs, que la motion de l'Assemblée nationale ne contribue pas à bâillonner la libre expression des idées et la discussion franche. Car la peur de stigmatiser le vote ethnique et de heurter autrui risque aussi d'empêcher toute critique constructive dans une société de plus en plus pluriculturelle.

Le respect d'autrui, déjà clairement défini dans nos lois et nos chartes, ne doit pas limiter l'interaction et la critique mutuelle, car si les Québécois francophones ont fait des pas de géant dans la compréhension et l'ouverture à l'autre, il reste encore du chemin à parcourir aux communautés ethniques pour accepter, dans leur propre milieu, la diversité d'opinion qui a cours au Québec et, plus particulièrement, l'idée de la souveraineté qui en est une de ses principales composantes.

À trop craindre de heurter les sensibilités, on risque d'encourager le monolithisme et la pensée unique à l'intérieur des communautés ethniques et de décourager toute critique provenant de l'extérieur. Bientôt, si ce n'est pas déjà le cas, cette peur fera que seuls les porte-parole autorisés et les spécialistes accrédités auront le droit de se prononcer sur les rapports interethniques. On peut imaginer ce que cela implique sur le plan des valeurs que la société québécoise se doit aussi de transmettre à toutes les communautés culturelles — au-delà de la question de la langue qui brouille parfois une vue plus globale —, si cette peur prenait le dessus et nous empêchait de formuler toute forme de critique constructive. Car s'il faut être ouvert et sensible aux valeurs et perceptions des communautés ethniques, il faut être non moins vigilant à défendre une valeur tout aussi québécoise que le respect d'autrui, c'est-à-dire la liberté d'expression et la libre discussion qui en découle.